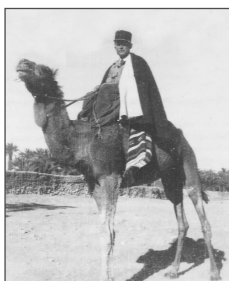


Brigitte DUBICKI

La Confusion des temps



élan d'elles
Elan Sud

La Confusion des temps

Du même auteur, chez Elan sud

Et les étoiles sont apparues : 9782911137945

EAN numérique : 9782487524231

Prix : 11.99€

© Elan Sud 2019

Dépôt légal mai 2019

EAN : 9782911137662

Composition : Elan Sud

Photo : tous droits réservés

Brigitte **DUBICKI**

La Confusion des temps

Collection élan d'elles

Elan Sud



La lumière inondait les rues d'Oran, la fière. La vierge, blanche et protectrice, celle des récits de Luisa, était bien là, érigée au sommet de la colline pour arrêter la terrible épidémie de choléra du siècle passé.

C'était mon premier voyage en Algérie. Je pensais à ma mère restée en France, au Ravenale, alors que j'allais à la découverte de cet endroit qui l'avait vue grandir et devenir une jeune femme. Mes seules images étaient de vieilles cartes postales en noir et blanc, ou aux couleurs passées, floues. Les boulevards déversaient des flots de voitures crachant leur panache de fumée grise, le klaxon des camions se mêlait aux sirènes des bateaux arrivant au port. Les immeubles aux façades de pierres ocre, serrés tout autour de l'avenue, longeaient la Méditerranée. Les palmiers participaient avec allégresse à ce portrait lumineux. Je reconnaissais les cactus, les bougainvillées, les phœnix aux palmes gris-bleu, les dattiers, les palmiers nains, les plumbagos bleu azur, les

lantanas ruisselants de grappes orangées, jaunes et roses. Ces chemins bordés d'agaves et de solanum que ma mère tentait de reproduire année après année. Je comprenais enfin pourquoi, pourquoi cette nostalgie de lumière, ce désir de couleurs, de saveurs fortes et épicées. Je me mêlai à la foule avec bonheur, j'étais revenue chez moi, au pays des récits de mon enfance.

Je décidai de partir immédiatement à Hammam Bou Hadjar, le village où ma mère était née, de nombreuses années auparavant. Il fallait que j'y aille tout de suite. Il fallait que je le voie enfin, que j'accorde mes constructions imaginaires aux événements qui se déroulaient sous mes yeux.

Un chauffeur de taxi s'approcha de moi et me demanda d'une voix douce où je voulais aller.

« Hammam Bou Hadjar, c'est possible ?

— Ah ! Le joli village ! Vous allez aux thermes ? C'est très bon pour la santé, là-bas ! Venez, on part tout de suite ! Vous connaissez déjà ? Déjà venue ?

— Non, jamais... mais ma mère est née là-bas. Je voulais voir son village et j'aimerais trouver sa maison.

— Comment elle s'appelle ? Peut-être je pourrais vous aider, moi je connais beaucoup de monde !

— Luisa, elle s'appelle Luisa.

— Ah ! C'est joli, Luisa, mais je connais pas.

Ça fait longtemps, non ?

— Oui. Vraiment longtemps... »

J'empruntais enfin cette route. Je tentais une dernière fois de maintenir les images que j'avais créées pour les comparer avec ce qui s'offrait à mon regard. Mais la réalité devint plus forte et balaya tout. Des plaines bordées de cyprès, de longs chemins rectilignes menant à des fermes aux toits bien rouges, des porches bâtis au milieu de nulle part. Des forêts d'eucalyptus alternaient avec des champs d'oliviers, des mimosas des quatre saisons, des caroubiers aux troncs arqués, des poivriers et leurs fruits rouges, les feuilles vertes des orangers protégeant leurs fruits aux rondeurs parfaites. Les hibiscus surveillaient les rangs de vigne. Les couleurs étaient reines, rouge de la terre et bleu du ciel, vert des champs semés d'orange, gris argenté et blanc nuage. La montagne au fond longeait la plaine, la mer à droite renvoyait tous les éclats de cette terre gorgée de nourriture. Plus au sud, le vert sombre des marécages de la sebkha d'Oran, envoûtante, aux contours secrets. À un carrefour, le chauffeur s'engouffra vers la droite, suivant le panneau « Hammam Bou Hadjar, 9 km ». Il faisait déjà très chaud alors que le calendrier affichait le mois de mars, quelques nuages jouaient au-dessus de nos têtes. Les premières maisons apparurent. Le chauffeur me déposa sur une place noyée d'une lumière éclatante.

Était-ce là que ma mère avait vécu, là qu'elle était née, sous cette chaleur quasi étouffante, dans ces rues étroites et jonchées de déchets ? Le Petit Vichy, le jardin public, un rocher aux eaux sombres, mêlées de terre, la Maison de la jeunesse aux murs décrépis, les terrasses des cafés remplies d'hommes en capuche, aux babouches jaunes, sirotant leur thé, les bougainvillées aux couleurs chaudes, grimpant le long des murs, les palmiers à la longue chevelure tombante, les mandariniers, les cactus dans des bacs de terre rouge...

C'était le moment d'aller à la recherche de *la maison*. Le moment de trouver cet endroit que je ne connaissais qu'au prisme des images tannées par le temps. J'ouvris un petit carnet pour y lire le plan dessiné par ma mère d'une main tremblante, avant mon départ, dans sa chambre aux murs bleu pâle, au sein d'une maison qui n'était pas la sienne, une maison pour *vieux*, disait-elle dans un sourire.

« Tu vois, ce sera là-bas, après les deux eucalyptus ! Tu tournes à gauche et c'est la maison avec un grand porche marron foncé, un portail vert. À côté, il y a la fenêtre de la salle à manger, avec des barreaux. C'est facile ! »

Tout autour de moi, les eucalyptus envahissaient les trottoirs. Ils ornaient, fiers et audacieux, les rues et les chemins. Où pouvaient donc être ces deux-là, ceux du souvenir de Luisa ? Ces souvenirs qui devenaient de plus en plus difficiles à atteindre.



Elle est pâle. Luisa a fermé les yeux, le menton abaissé vers son énorme poitrine. Le monde a disparu, emporté par le poids de ses paupières. Son odeur remplit la chambre aux murs d'un bleu délavé, les rideaux refermés sur la pénombre entretiennent une atmosphère lourde, les quelques objets épars, insignifiants, crient le désir de partir de cette prison. Sa main pend au bord du lit, immobile. J'en reconnais chaque pli, chaque tache sombre.

Des images se fauflent, furtives. Je revois ses doigts minces me montrer des chemins, caresser mes joues, inventer des milliers de mondes devant mes yeux d'enfant, tissant chaque jour un bout de vie, jusqu'à ce moment. Longs et souples, plissés par le temps, ils ont été usés par les années de labeur ici et là-bas, de l'autre côté de la mer.

Son visage blanc ne bouge plus. Le visage de Luisa est fin, sa peau à peine ridée, et ses cheveux bouclés, jadis très bruns, laissent apparaître de grandes mèches blanches. Un mince filet de

respiration chemine entre ses lèvres pincées. Un sursaut, un mouvement léger, ses yeux s'ouvrent brusquement, couleur d'automne. Un battement de cils, le regard vide et lointain, la main s'agite lourdement et retombe inerte sur le drap.

« Maman, tu m'entends ?

— Alice ?... Tu es là, tu es revenue ? Tu as vu maman ? »

Ses lèvres se referment. Les mots semblent ne plus pouvoir se frayer de passage dans cette bouche autrefois si bavarde. Aujourd'hui, pour la première fois, elle ne me répond pas. Seul un haussement de sourcil agacé. Où est partie ma mère ? Elle qui était si présente, si aimante, si puissante, n'est plus qu'un amas de chair posé sur un lit.

Les mots ne sont plus et, subitement, ils manquent.



1933

« Luisa, où es-tu ? C'est l'heure d'aller à l'école. Tu pars avec Suzanne, elle t'attend. Attention au boulevard, ne vous arrêtez surtout pas ! »

La petite fille remplit son cartable, vérifie si elle n'a rien oublié.

« Oui, maman ! », répond Luisa en prenant la main de sa sœur dans la sienne.

Le boulevard bordé de palmiers espacés au centimètre près ; les massifs fleuris, les enfants débraillés qui hurlent des insultes en arabe et partent se cacher en riant ; les vieux qui sommeillent au bord du chemin, les femmes qui balaient devant leur porte, un foulard coloré cachant leur chevelure, les hommes devant leur thé à la menthe à la terrasse des cafés. Le soleil brille, éclaire de vie les rues d'Hammam Bou Hadjar.

Encore une journée d'école. C'est le jour de la remise des devoirs de français. Luisa tremble.

« Luisa, tu as fait un excellent travail. Si tu me le permets, je vais lire ce que tu as écrit. »

Luisa ferme les yeux et se laisse bercer par la voix de sa maîtresse. Elle est heureuse. Sa mère et, surtout, son père vont être si fiers d'elle !

La journée s'envole. Les deux sœurs reprennent le chemin du retour, Luisa sourit. Suzanne pépie en sautillant. La maison sent déjà l'odeur des montecaos depuis la rue du soleil.

« Maman, papa, je crois bien que j'ai réussi ! La maîtresse a lu mon devoir devant toute la classe. Dis, maman, c'est bien, non ? Tu es fière de moi ?

— Fais doucement, ton père est fatigué, il se repose !

— Mais je dois lui raconter comment s'est passée ma journée, c'est lui qui m'a demandé de le lui dire !

— Je te dis qu'il faut le laisser tranquille ! »

Luisa sent dans la voix de sa mère comme un tremblement, ses yeux sont brillants. Elle a une joue enflée et bleue à un endroit.

« Maman, *que pasa ? Que tienes ?* »

Joaquina, sa mère aux longs cheveux déjà gris, ne répond pas et tourne le dos pour aller ramasser le linge dans la cour. L'odeur du figuier se répand dans l'air lourd. Près du portail de bois blanc, la lune joue avec les reflets du puits. Plus loin, derrière le portail, les arbres fruitiers balancent furtivement leurs branches dénudées.

La soirée s'annonce dans la touffeur et la souffrance.

Silencieuse, Luisa s'approche de son père allongé. Ses yeux fermés, son souffle lent, son haleine. Une haleine que Luisa ne reconnaît pas. Un souffle oppressé, une respiration difficile. Ginès bouge et se réveille.

« Luisa, que fais-tu là ? Tu n'es pas à l'école ?

— C'est le soir, papa. La maîtresse nous a rendu nos devoirs et je voulais te le raconter. J'ai eu une bonne note en français et elle m'a demandé de lire ma rédaction aux autres enfants !

— Ah... »

La pensée de Ginès s'évade. L'alcool embrume ses idées. Lui ne veut plus faire de français ni de calculs. Son entreprise commence à manquer de commandes. Il ne peut plus payer ses ouvriers. Les nombres ne sont plus ses amis. Ginès replonge dans son inconscience et Luisa reste seule. Elle se rapproche de sa mère qui plie et range méthodiquement les draps, lisse les plis, caresse les étoffes chauffées au soleil du jour. Joaquina, pensive, ne s'aperçoit pas de la présence de sa petite Luisa. Des pensées la saisissent, l'agrippent sournoisement. Elle entend la voix de sa mère. Elle se souvient de ses mots au sujet de Ginès, cet homme qu'elle a voulu suivre coûte que coûte. Le moment est venu de payer l'addition, résultat de sa désobéissance. Coûte que coûte.

Ginès était venu travailler à la ferme de ses parents, tout au bord de la sebkha d'Oran, à Misserghin. Joaquina avait vingt ans et un amour qui faisait battre son cœur, si fort. Mais il ne battait pas pour Ginès, non. Il battait pour le bel Henry, son cousin germain. Ils avaient été élevés ensemble dans la grande ferme. Devenus grands, leurs échanges s'étaient teintés d'un sentiment étrange que ni Henry ni Joaquina ne connaissaient. Dans cette famille, les paroles étaient rares, aucune émotion ne savait s'exprimer. Comment comprendre alors ce qui se passait en eux ? Ils sentaient juste une envie de se rapprocher, mais les parents surveillaient de près. Pas question alors de se toucher, d'aller plus loin dans la recherche de ce qui bouillonnait au fond d'eux. Le nouveau prêtre de la paroisse était intervenu à ce moment. Il avait toujours refusé de célébrer des mariages entre cousins. Cela n'était pas convenable, Dieu lui-même le proscrit, avait-il dit sur un ton sentencieux. Le père d'Henry décida rapidement de lier sa propriété à celle de ses voisins. Personne ne voulait de leur fille dotée d'un visage ingrat et d'une légère déficience. Peu importe ! La fortune des deux familles s'en verrait renforcée. Henry épousa Maria et Joaquina resta seule, le cœur déchiré.

Elle vit Ginès travailler durement à la ferme de ses parents, dans les champs de vigne. Ginès et son regard doux, la moustache fière et la parole tendre. Venu de Bousfer tout près de la Méditerranée, d'une famille de pêcheurs, il avait tenté sa chance en

multipliant plusieurs travaux. Il avait créé une entreprise avec son frère et vendait du crin végétal aux usines qui en concevaient ensuite des matelas et des oreillers pour toute l'Oranie. À Misserghin, il avait accepté de s'arrêter un peu, le temps du repiquage des vignes, pour être plus près de Joaquina. Ses grands yeux verts l'avaient aimanté et il était resté un temps... le temps que la belle Valencienne le voie enfin.

Ils venaient tous les deux d'Espagne, lui de Carthagène, elle de Valence. Dans la région de Carthagène, bien avant 1830 et l'arrivée des Français colonisateurs, la crise grandissait, la faim régnait en souveraine exigeante et meurtrière. Les grands-parents de Ginès avaient débarqué à Oran sur leur balancelle au début du XIX^e siècle. Gréées en voiles latines, les barques à voiles, c'est sous ce nom que Ginès en avait toujours entendu parler, exhibaient leurs trois mâts et semblaient danser, ignorant la houle méditerranéenne. Il savait aussi que, pour se nourrir pendant le voyage, ses grands-parents avaient tendu un filet de pêche entre leur barque et celle de ses grands-oncles et qu'ainsi la nourriture n'avait jamais manqué.

Dans le port de Bousfer, quelques embarcations témoignaient encore de ce passé aux couleurs de l'exode. D'Alicante à Carthagène, en passant par Murcie, des milliers d'Espagnols avaient fui vers des terres emplies de promesses, de nouveaux champs à exploiter, des rivages poissonneux. Il suffisait de *sauter la mer*.

Ginès était né plusieurs décennies après, dans un temps où la pauvreté leur collait encore à la peau comme un vieux sparadrap. Sa famille vivait de pêche essentiellement et l'argent rentrait peu.

Joaquina était née dans des draps de soie, d'une famille riche venue pour prospérer. Ils avaient acquis dès les années 1810 de grands champs désertés qu'ils avaient su rendre cultivables, et, absorbant sans relâche les durs travaux, ils avaient construit leur ferme, agrandi leurs propriétés. Les Français arrivés de la métropole dès 1830 venaient leur demander conseil, admiraient leur courage et leur ténacité, enviaient leur adaptation à ces terres si difficiles. La chaleur, les moustiques, les marécages, la malaria, comment en venir à bout ? Sans compter les Arabes ! Tout le monde chez Joaquina parlait l'arabe, l'espagnol, le français. Sa famille avait combattu année après année la malaria, puis la diphtérie. Elle avait su garder sa place sans être méprisée par les nouveaux colons, si imbus de leur supériorité, sous prétexte qu'ils venaient en *civilisateurs* ! Ils ne savaient même pas parler la langue du pays et pensaient détenir tous les savoirs. Ils chassaient même les habitants de leur maison en les traitant d'incapables ! Bien sûr, ils leur proposaient ensuite de travailler pour eux, en grands seigneurs...

Joaquina était la dernière-née. Sa mère l'avait eue à quarante-deux ans après neuf enfants. Les cinq premiers étaient tous morts dans leur première

année de la diphtérie, maladie volatile et meurtrière chez les tout-petits. Vincenta, la mère, était une guerrière de la maternité. Le sixième enfant, enfin, une fille, Anna-Luisa, avait survécu, puis à nouveau deux garçons disparurent, emportés par le même fléau. Son frère, l'unique garçon de la famille, et elle furent épargnés. Il avait fallu faire dix enfants pour en garder trois ! Joaquina se prit à rêver de sa maison à Misserghin. Anna-Luisa, son aînée de onze ans, avait eu plus de chance qu'elle : elle avait eu le droit d'épouser un de leurs cousins. Le prêtre de l'époque n'était pas aussi pointilleux et les parents voulaient agrandir leurs terres encore et encore. Joaquina revit passer le visage d'Henry le temps d'un soupir. Anna-Luisa avait fait prospérer la propriété, et le couple vivait largement des revenus de leurs terres fertiles et généreuses, et Dieu, apparemment, ne lui en voulait pas.

Alors, Joaquina avait désobéi, n'en avait fait qu'à sa tête. Elle avait fini par épouser, par dépit ou par fierté, ce Ginès, un *bon à rien*, disait sa mère, un fils de ces pauvres pêcheurs, *mendiants de Carthagène*.

« Épouse-le donc ton *Carthagenero* ! lui avait crié Vincenta, mais je ne veux plus entendre parler de toi. Tu n'es plus ma fille ! »

Joaquina n'avait pas eu la bénédiction de sa mère et on disait là-bas au village qu'avoir la bénédiction

de sa mère était essentiel pour qu'un mariage soit heureux. Anna-Luisa lui avait adressé un mince sourire le jour de la cérémonie. Elle avait de la peine pour sa jeune sœur, mais elle avait choisi de se ranger à l'avis de leur mère. Cette union n'était pas souhaitable.

Depuis quelques mois, dans cette modeste maison achetée au début de leur union à Hammam Bou Hadjar, un nuage sombre les submergeait et Joaquina ne savait plus quoi faire. Ginès rentrait souvent en titubant, ne parlait plus, ne souriait plus. La malédiction agissait...



Elle souffle, ahane, s'effondre sur son fauteuil. Les mains crispées sur les accoudoirs, les yeux fermés, sourcils froncés. J'assiste, impuissante, au départ de ma mère pour des pays inconnus. Dans un murmure, elle souffle :

« Tu es là depuis longtemps ? Mais où est ta sœur ? Où est Jeanne ? Elle devait me rapporter mes lunettes. »

Je ne sais comment répondre sans lui faire de peine. Ma sœur est encore loin, de l'autre côté de la planète, l'impatience se fait sentir. Je la rassure, sa fille aînée sera bientôt là.

« Alors, elle vient quand ? J'ai le temps de mourir ! Mais moi, où je vais aller quand tu seras partie ? Tu crois qu'*ils* le savent que je reste là ? Il faudrait que tu *leur* dises ! On part quand ?

— Maman, j'ai vu ta maison à Hammam Bou Hadjar... »

Elle soupire, le regard vague, cherchant à capter une lueur, un fil pour relier ses pensées. Le front plissé, elle laisse le sommeil la reprendre.

Je la regarde et cherche dans son visage le souvenir de sa vivacité, de cette autorité diabolique qui l'animait, autrefois. Je ne trouve rien, je ne reconnais plus rien. Son regard est dans un ailleurs où nul ne peut aller, ses mots s'évadent vers des mondes aériens qu'elle seule peut atteindre. Ils voguent dans l'oubli. Ils parlent de voyages, de départ pour une destination toujours inconnue. Chaque soir, elle dort ailleurs, chaque jour, elle traverse des pays entiers, sillonne les routes en bus, revisite des lieux aimés, des terres perdues, et la nuit venue, elle est tellement fatiguée...

Au Ravenale, son seul chemin va de son lit au couloir, puis à la salle à manger, pièce de vie de tous les pensionnaires de son dernier foyer. Le Ravenale, l'arbre du voyageur ! L'esprit de cet arbre malgache doit imprégner les murs et faire rêver ma mère et ses nouveaux compagnons. Un arbre pour ceux dont le voyage s'achève peu à peu. Elle n'a pas entendu mon propre voyage. Un voyage pour mieux la connaître, la comprendre. Hammam Bou Hadjar.

Je quitte le Ravenale, marche le long de l'avenue bordée de platanes joufflus. J'emplis mes poumons d'oxygène, chasse les odeurs qui me collent à la peau, cueille la lumière du jour avec avidité. Dans quelques mètres, mon ancienne école. La boulangerie, la pharmacie, tous ces lieux connus, colorés de souvenirs aux échos fatigués, enfouis sous des temps brumeux.

J'ai besoin d'aller chercher des traces dans la maison de mon enfance, de convoquer le passé. Convoquer ? Non, le mot est trop violent, l'inviter. Les clés sont dans le vieux sac à main de ma mère. Je le caresse furtivement avant de me lancer à l'intérieur de son ventre. Un mouchoir déchiré, une paire de ciseaux, son porte-monnaie rempli de pièces, une paire de collants beiges, un tube de *Vicks*, du baume des Pyrénées, une photo de mon père, une autre de mon frère. Leurs regards sont lointains, effacés par le temps, éteints depuis si longtemps. Où sont-ils ? Les clés enfin...

La vieille maison de pierres aux volets de bois gris, tout près de la route. Le petit jardin de la façade est envahi par les hautes herbes : je n'ose le regarder en face. Nous avons passé tant de temps à le nettoyer ; je l'ai abandonné avec ses rosiers anciens, ses althéas, ses giroflées, la glycine de Chine, ses pivoines.

Les pivoines... J'en rapportais chaque printemps à ma maîtresse. Un superbe bouquet de pivoines rouges que j'offrais le cœur battant, les joues rouges aussi.

Je fonce vers la porte du garage et force un peu pour l'ouvrir. Deux ans ont passé depuis que Luisa a rejoint le Ravenale. Des blocs de laine de verre pendent, découvrant un toit aux tuiles usées et disjointes. Je les contourne et entre dans la cuisine. Sur la table, un mot écrit par ma mère, son tablier, ses lunettes, une casserole vide sur la gazinière, un

paquet de biscottes. J'essuie les larmes qui ont coulé depuis je ne sais combien de temps sur mes joues et continue ma visite. La chambre, le grand lit de maman ourse. Les draps sont ouverts comme s'ils attendaient son retour. Une chemise de nuit traîne sur une chaise. L'armoire. La porte s'ouvre en grinçant. Je n'y vois rien. L'électricité a été coupée quand Jeanne a décidé que Luisa partirait en maison de retraite. Je tâtonne en fermant les yeux et ma main trouve instantanément les paquets de photos. J'en reconnais la forme, j'en devine la couleur, leur odeur de papier fané. Elles sont toutes là, éparées, affolées d'être réveillées, de revoir la lumière. Je vais vers la fenêtre pour mieux savourer nos retrouvailles. À genoux, je les dispose tout autour de moi.

Noir et blanc : mon père, jeune et si beau dans ses tenues de méhariste du Sahara, son sourire éclatant, sa joie de vivre. Ma mère, sa longue chevelure brune ondulée encadre un visage si doux. Elle porte une robe noire recouverte d'un tablier de dentelle. Elle pose auprès de mon père : ils sont heureux, amoureux. Ma mère croit rêver. Mais non.

Photo de mariage, Luisa rayonne. Elle en est le centre, assise près de sa mère au visage sévère. Mon père, debout derrière elle, sourit. Toute la famille est là, les amis, les voisins, pour le mariage de la fille aînée de Joaquina.

Les sœurs de ma mère : Suzanne avec son œil torve et Julia, la plus jeune, au regard effronté. Angel, le frère, sourire aux lèvres, des yeux de biche, une raie bien dessinée dans ses cheveux gominés, un pull de laine sage à rayures blanches. Mon père et moi, blottie au creux de son épaule sur le perron de la maison de vacances.

Me voici encore, à peine un an, dans les bras de ma mère ravie. Couleurs de l'enfance sur des images noir et blanc.

Sur le buffet, une photo : Jeanne, Pierre et moi.



Les enfants riaient, leurs cris emplissaient la maison.

« Venez boire le lait ! Il est quatre heures ! »
Jeanne, la plus grande, Pierre et Alice se précipitèrent dans les jupes de leur mère.

« Maman, tu nous as préparé des mounas, dis ? Des îles flottantes ? Des montecaos ?

— Vous verrez bien ! »

Les petits s'installèrent, impatients de voir ce qui allait égayer la table aujourd'hui. Luisa leur apporta une assiette remplie de mounas, le gâteau qu'elle savait faire par excellence depuis sa plus tendre enfance. Un immense saladier d'îles flottantes suivit, un régal. Pendant une demi-heure, on n'entendit que le bruit des mâchoires en action, car, dans la cuisine, lorsqu'on était à table, il était interdit de parler.

Dans une nuée de jupes et de dentelles, les petites filles disparurent. Seul, petit Pierrot resta tout